

DS3 – Sujet type Agro-Véto.

Vous rédigerez à l'encre foncée, sans avoir recours ni à l'effaceur ni au correcteur. Si vous écrivez sur des copies à petits carreaux, merci de laisser une marge et d'écrire une ligne sur deux.

« Sera-t-il au moins permis à l'homme éphémère, englouti dans le cosmos démesuré, de se regarder comme le dépositaire d'une valeur privilégiée, qui défierait les normes de la durée ou de l'étendue ? On ne voit guère où il puiserait la notion d'une telle valeur. Impossible pour lui de se leurrer de l'espoir qu'il participe à quoi que ce soit qui le dépasse. »

Jean Rostand, *Pensées d'un biologiste*, 1954

Dans quelle mesure cette citation vous conduit-elle à approfondir votre réflexion sur *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne, l'introduction et les sections I et III (chapitres II à V) de *La connaissance de la vie* de G. Canguilhem et *Le Mur invisible* de M. Haushofer ?

Analyse du sujet : brouillon

- sujet en deux parties : une question rhétorique et sa réponse.
- Constat pessimiste : disproportion homme/cosmos (nature, monde). Emploi de cosmos : monde organisé, gigantesque → homme englouti.
- Question : l'homme peut-il se croire dépositaire d'une valeur privilégiée ? Peut-il croire qu'il participe à quelque chose qui le dépasse ? [terme de valeur employé deux fois] Son existence est-elle justifiée par une forme de transcendance ?
- Réponse : il n'a aucune raison de le croire.
- expression d'une sorte de désenchantement ou pessimisme (« au moins » « sera-t-il permis » - « on ne voit guère » - « se leurrer » - « Impossible »)
=> l'homme ne peut se considérer comme supérieur aux autres êtres vivants.
[remarque : c'est pourtant ainsi qu'il s'est considéré pendant plusieurs siècles : Aristote, monde naturel figuré en pyramide – homme au sommet de la hiérarchie car il possède le logos / religions abrahamiques (cf Ducarme) fondées sur l'idée que Dieu a soumis la nature à l'homme → cf Genèse / Descartes : science peut faire de l'homme le maître et possesseur de la nature s'il sait déchiffrer et utiliser ses lois] => d'où désenchantement apporté par la science moderne : l'homme n'est pas le « maître et possesseur de la nature » ; découverte de Lévi-Strauss et autres ethnologues (cf Canguilhem : divers rapports à la nature, pas tous de domination, toutes les cultures ne pensent pas l'homme comme transcendant).

Problématisation : pourtant on peut soupçonner une différence entre homme et autres espèces : capacités d'adaptation supérieures / réflexion par rapport à sa condition / échelle aussi dans la modification de l'environnement...

Problématique : l'homme aurait-il des raisons de s'accorder une valeur supérieure à celle des autres êtres vivants ?

Plans possibles :

I. Rostand : homme n'a pas de raison de se croire supérieur aux autres êtres vivants.

Pascal : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature »

II. On peut tout de même reconnaître à l'expérience humaine de la nature une certaine spécificité, sans forcément parler de supériorité.

Pascal : « mais c'est un roseau pensant ».

III. Valeur des expériences subjectives / III. Ethique de la responsabilité / responsabilité d'une éthique.

Pascal : « Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale ».

Accroches possibles :

- Blaise Pascal [début XVII^e] : « Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. »

- Genèse / Aristote / Descartes / positivisme, saint-simonisme (histoire des sciences de la nature) => confiance, triomphe de l'homme / désenchantement de Rostand et science actuelle.
- Passage de la confiance prométhéenne à la honte prométhéenne...
- Canguilhem : « L'homme vivant tire de son rapport à l'homme savant (...) une sorte d'inconsciente fatuité qui lui fait préférer son milieu propre à celui des autres vivants comme ayant plus de réalité et pas seulement une autre valeur » p. 196

Plan plus détaillé :

I. Rostand : homme n'a pas de raison de se croire supérieur aux autres êtres vivants.

Pascal : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature »

1. L'homme est comme « englouti dans le cosmos » = domination de la nature, disproportion de l'homme..

2. L'homme est limité par les normes du vivant (« étendue et durée »), c'est une créature finie – soumission aux lois de la nature.

3. L'homme est un vivant parmi les vivants → pas de « valeur privilégiée » → richesse du vivant, de ses capacités d'adaptation, richesse du cosmos... Chaque vivant se trouve investi d'une valeur propre en fonction de son adaptation au milieu → la valeur c'est la vie (Canguilhem, valeur établie en fonction du besoin).

II. On peut tout de même reconnaître à l'expérience humaine de la nature une certaine spécificité, sans forcément parler de supériorité.

Pascal : « mais c'est un roseau pensant ».

1. Capacité particulière d'adaptation : science et technique.

2. Capacité de réflexion, décollement du vivant.

3. Grandeur et misère : domination/destruction.

Ou alors : capacités artistiques → notion de choix.

III. Spécificité va de pair avec capacités éthiques : la question des valeurs

1. Choix, orientation dans le milieu = capacités éthiques, liberté (plus grandes que chez les autres êtres vivants)

2. Responsabilité de cette orientation → éthique → homme est lui-même producteur de transcendance.

Proposition de corrigé :

Jules Verne décrit dans *L'Île mystérieuse* la conquête d'une île du Pacifique par cinq naufragés que la foi en leur supériorité sur le reste de la nature autorise à se qualifier de « colons ». « Et en effet, ils 'savaient', et l'homme qui 'sait' réussit là où d'autres végéteraient et périraient lamentablement » : le positivisme est à l'œuvre, consacrant la valeur du génie humain, enrichi au XIX^e siècle par les progrès de la science.

[Autre accroche : Blaise Pascal « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature... » (Pensée 63) et « Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du règlement de ma pensée. Je n'aurai point d'avantage en possédant des terres. Par l'espace l'univers me comprend et m'engloutit comme un point, par la pensée je le comprends. » (Pensée 165). *Pensées*, 1669-1670.]

Dans *Pensées d'un biologiste* (1954), Jean Rostand remet en question ce postulat : « Sera-t-il au moins permis à l'homme éphémère, englouti dans le cosmos démesuré, de se regarder comme le dépositaire d'une valeur privilégiée, qui défierait les normes de la durée ou de l'étendue ? On ne voit guère où il puiserait la notion d'une telle valeur. Impossible pour lui de se leurrer de l'espoir qu'il participe à quoique ce soit qui le dépasse. » La question rhétorique n'est qu'une façon d'accentuer le désespoir censé accabler l'humain face à la réponse : minuscule dans l'immensité, vivant parmi les vivants et soumis comme eux aux lois de la nature (« de la durée ou de l'étendue »), il n'a aucune « valeur », aucun prix qui le distingue des autres. Même s'il peut envisager, par l'intelligence, de s'imaginer supérieur, il n'existe pas de communauté ni de tâche transcendantes (« quoique ce soit qui le dépasse ») qui lui seraient réservées. De fait, l'humain est constitué de molécules, comme l'ensemble de la nature ; il est limité et mortel. L'auteur s'oppose en cela à la pensée triomphante du XIX^e siècle selon laquelle l'être humain est légitimement le maître de la nature. Les deux Guerres Mondiales ont probablement joué un rôle dans ce revirement, renvoyant les humains à leur faiblesse et les invitant à davantage d'humilité. Pour autant, l'être humain est doué d'une puissance réflexive que n'ont pas les pierres ou les plantes. Sans être supérieur au reste de la nature, il est le seul à pouvoir la comprendre, dans une certaine mesure. Plus encore, cette conscience ouvre une porte à l'espoir, voire à la foi : qu'il existe ou non une transcendance, nous sommes bel et bien capables de l'imaginer et même d'y croire. On se demandera donc quelle valeur l'être humain doit se donner dans la nature.

Pour ce faire, on envisagera d'abord l'être humain comme partie prenante du cosmos, au même titre que les autres vivants ; ceci étant, il faut rappeler que cette appartenance commune ne l'empêche pas d'être doté de capacités spécifiques qui le distinguent. En réalité, chaque expérience du monde est dotée d'une valeur lui est propre, l'expérience humaine comme les autres. / On verra pour finir que cette spécificité l'engage à devenir producteur de valeurs et qu'il lui faut prendre conscience de cette responsabilité éthique. Notre réflexion se fondera sur *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne, *La Connaissance de la vie* de Georges Canguilhem et *Le Mur invisible* de Marlen Haushofer.

I L'humain appartient au « cosmos » au même titre que tous les autres vivants et en tant que tel il n'a aucune « valeur » supérieure à la leur

A L'humain obéit aux lois de la nature, de même que tous les vivants : il ne défie pas les « normes » fondamentales

- Verne : les humains sont soumis aux lois physiques comme tous les êtres : à la pression par ex (calculs d'Aronnax pp. 54-56). Mais aussi, soumission aux sens forcément limités ou trompeurs (ouïe qui induit en erreur p. 352). Cf. théorie de Descartes, que ne partage pas Canguilhem.

- Haushofer : faim, soif, douleur, peur des éléments qui nous dépassent, comme les animaux. Influence du foehn ou de l'orage sur l'ensemble des vivants p. 233.

B L'humain n'est pas supérieur au reste du cosmos, il n'a aucune « valeur privilégiée » et rien ne le « dépasse »

- Haushofer : Image de la voiture de Hugo, fruit du génie humain, recouverte par les plantes, ce qui soulage la narratrice heureuse d'avoir quitté la vacuité du monde des hommes (salon de l'automobile, très loin de l'idée d'une transcendance). Rejet de la transcendance, image du paradis repoussée par la narratrice p. 90 « Il ne pourrait y avoir de paradis qu'en dehors de la nature et c'est ce que je ne peux pas me représenter. »

- Canguilhem : Vitalisme qui fait de la vie un principe partagé entre les êtres (hors programme, p. 111, « il se sent un enfant de la nature... »). Le biologiste est un vivant comme les autres (p. 16) ; la technique, dont on pourrait estimer qu'elle est le signe d'une supériorité humaine, vient de notre expérience de vivant, c'est une réponse comme une autre à nos problèmes. La technique est « un phénomène biologique universel et non plus seulement [...] une opération intellectuelle de l'homme » p. 163.

II Même s'il appartient au cosmos et obéit à ses lois, l'humain est doué de capacités particulières respectivement aux autres êtres vivants

A L'humain est capable de prendre du recul par la science et de manière générale par la pensée.

- Canguilhem : « rupture épistémologique », décollement partiel de la vie et de la pensée nécessaire aux sciences même si ce n'est pas suffisant p. 12. La science est une réponse parmi d'autres aux problèmes des vivants mais sa spécificité est d'impliquer une prise de recul sur le vivant. Image de ça : le laboratoire, un milieu déshumanisé, objectif, déréalisé (p. 195-196) VS par ex le milieu façonné par la tique, subjectif et réel (p. 184).

- Verne : calculs, expériences scientifiques, qui font que l'on connaît les lois de la nature (température p. 232, densité 233, pression 279). Connaissances d'Aronnax et de Nemo dans tous les domaines (physique, biologie, géographie..., sources à l'appui) qui leur permettent d'agir pour leur survie (épisode d'emprisonnement sous les glaces) ou de façonner la nature (huître géante).

B L'humain a au moins une conscience qui lui donne aussi bien accès à la foi qu'au désespoir

- Verne : foi infinie en la supériorité humaine sur la nature. Nemo, parce qu'il la connaît, se fait dieu de la mer (décision arbitraire de la vie ou de la mort des animaux : bataille baleines /

cachalots, dugong...). Excipit : connaissance supérieure acquise par l'expérience consciente de la nature.

- Haushofer : désespoir non de se voir égale aux autres vivants, mais d'être humaine malgré tout et sans pouvoir rien y changer, sauf dans la mort. P. 149.

III L'expérience de chacun a une valeur qui lui est propre

A Chaque vivant est légitime lorsqu'il accorde une valeur à sa vie

- Verne et Haushofer : évocations d'animaux qui luttent pour leur vie (V : le requin face à Nemo, « combat terrible », lutte pour la vie de deux vivants dans laquelle Nemo est dominé jusqu'à ce que Ned intervienne (II, 3) ; H : le renard qui a peut-être tué Perle, p. 148-149)

- Canguilhem : chaque être accorde naturellement et légitimement une valeur à sa propre expérience. Cela n'a pas de sens de juger les autres expériences au regard de nos propres critères. p. 13 « Quelle lumière... » et p. 48 : pour le hérisson, les routes humaines ne sont que des éléments du paysage, il est tout à fait légitime pour lui de ne leur accorder aucune valeur.

B Une spécificité humaine : s'efforcer de comprendre l'expérience des autres et peut-être aussi leur valeur

- Haushofer : tentative répétée de se mettre à la place des animaux, non pour les dominer mais pour les comprendre, mm si c'est voué à l'échec : p. 122-123 avec Bella.

- Canguilhem : le biologiste se représente le vivant non comme une somme de mécanismes, mais d'une part comme un tout, et plus encore comme un « centre » qui « rayonne » et organise son milieu en fixant ses propres normes. Savant et médecin doivent donc parfois accepter de se sentir « bêtes », de se (re)mettre à la place des vivants, pour comprendre et soigner.

Autre B ou C ? Une spécificité humaine : croire en une transcendance qui nous accorde une valeur, que cette transcendance existe ou non